

PHILIPPE LABRO

**LE FLÛTISTE  
INVISIBLE**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

UN AMÉRICAIN PEU TRANQUILLE (« Folio », n° 4171).  
DES FEUX MAL ÉTEINTS (« Folio », n° 1162).  
DES BATEAUX DANS LA NUIT (« Folio », n° 1645).  
L'ÉTUDIANT ÉTRANGER (« Folio », n° 1961).  
UN ÉTÉ DANS L'OUEST (« Folio », n° 2169).  
LE PETIT GARÇON (« Folio », n° 2389).  
QUINZE ANS (« Folio », n° 2677).  
UN DÉBUT À PARIS (« Folio », n° 2812).  
LA TRAVERSÉE (« Folio », n° 3046).  
RENDEZ-VOUS AU COLORADO (« Folio », n° 3344).  
MANUELLA (« Folio », n° 3459).  
JE CONNAIS GENS DE TOUTES SORTES (« Folio », n° 3854).  
LES GENS (« Folio », n° 5092).  
7 500 SIGNES.

*Dans la collection « À voix haute »*

MON AMÉRIQUE.

### *Aux Éditions Albin Michel*

TOMBER SEPT FOIS, SE RELEVER HUIT, 2003 (« Folio », n° 4264).  
FRANZ ET CLARA, 2006 (« Folio », n° 4612).

### *Aux Éditions Denoël*

TOUS CÉLÈBRES.

### *Aux Éditions La Martinière*

MON AMÉRIQUE (édition illustrée).

*Suite des œuvres de Philippe Labro en fin de volume*

LE FLÛTISTE INVISIBLE



PHILIPPE LABRO

LE FLÛTISTE  
INVISIBLE

roman

*nrf*

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage  
quarante exemplaires sur vélin pur fil  
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 40.*

© Éditions Gallimard, 2013.

*À Simon Leys*





« Tout est déterminé par des forces sur lesquelles nous n'exerçons aucun contrôle. Ceci vaut pour l'insecte autant que pour l'étoile. Les êtres humains, les légumes, la poussière cosmique — nous dansons tous au son d'une musique mystérieuse, jouée à distance par un flûtiste invisible. »

ALBERT EINSTEIN



Personne n'est capable d'entendre l'ultime soupir d'une fleur qui se fane, pas plus qu'il n'est possible d'entendre le frisson de la descente d'un rideau de flocons sur une masse de neige déjà posée là, installée — structure éphémère.

Il y a des bruits, des sons, que nous ne sommes pas en mesure d'entendre, et cependant ils existent. Il y a, de la même façon, des formes et des couleurs que nous ne sommes pas capables de voir, et cependant elles existent.

Seul le vent sait quelle feuille tombera la première.

Personne n'est capable de prédire pourquoi et comment un instant peut transformer une vie. Il y a une somme incalculable d'imprévisibilités dans une existence et dont les conséquences ne deviennent intelligibles que lorsque l'événement a eu lieu — parfois bien longtemps après. Comme Schindler, je crois qu'il n'y a qu'une seule chose dont nous devrions

être certains : la sensation qu'autour de nous, avant ou après, en dedans ou en dehors, en dessus ou en dessous, il y a un élément inconnu sur lequel nous n'avons aucune prise, aucun contrôle, mais dont nous pouvons imaginer qu'il en exerce un sur nous. C'est l'élément inconnu qui m'intéresse.

Mieux que Schindler encore, Einstein a proposé la plus juste définition de cet indéfinissable avec la phrase qui sert d'exergue à ce roman : « Tout est déterminé par des forces sur lesquelles nous n'exerçons aucun contrôle. Ceci vaut pour l'insecte autant que pour l'étoile. Les êtres humains, les légumes, la poussière cosmique — nous dansons tous au son d'une musique mystérieuse, jouée à distance par un flûtiste invisible. »

Le flûtiste invisible a joué sa musique mystérieuse dans les trois séquences de ce livre. Hemingway écrivait à propos de l'un de ses textes : « Si le lecteur le souhaite, ce livre peut être tenu pour une œuvre d'imagination. »

*BYE BYE BLACKBIRD*



Je marchais le long de la rue de Sèvres, tournant le dos au carrefour Sèvres-Babylone-Raspail, en direction de Duroc et d'Edgar-Quinet.

L'air était sec, il faisait entre 19 et 21 degrés, ce qui, à Paris, constitue une très bonne température, pourvu que l'excès d'oxyde d'azote ne vienne détériorer votre respiration et instiller la bronchiolite dans l'organisme des milliers de bébés que les mères promènent dans leur poussette.

On ne sait jamais pourquoi une chanson plutôt qu'une autre vient surgir du fond de votre vécu, jusqu'au premier niveau de la mémoire — pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ? Je m'étais mis à siffloter un air ancien de jazz, que j'avais toujours aimé, une chanson de Ray Henderson et Mort Dixon, datant de 1926 : *Bye Bye Blackbird*.

Je ne suis pas un très bon siffleur, mais ça va, je ne siffle pas faux, et, la plupart du temps, on peut reconnaître l'air que j'ai choisi. J'ai toujours aimé la

ligne mélodique de cette chanson autant que ces fragiles paroles, incitrices d'images appartenant au monde du jazz et du polar, empreintes d'un certain fatalisme : *Bye Bye Blackbird*, ça sonne tout aussi bien en français, pour une fois : « Bye Bye, oiseau noir » — on pourrait s'avancer plus loin dans l'adaptation et traduire : « Adieu, adieu, belle de nuit. »

Un homme de haute taille, vêtu d'un long manteau grisâtre, m'arrêta alors qu'il arrivait à ma hauteur et s'apprêtait à me croiser. Il tendit le bras vers moi.

— Ah, monsieur, me dit-il, c'est bien *Blackbird* que vous êtes en train de siffler là ? Je ne me trompe pas ?

— En effet, il n'y a pas tellement de gens qui reconnaissent cette chanson, même si elle a été reprise, fréquemment, par des chanteurs de rock.

— Ah, monsieur, ah, monsieur, ânonnait le bonhomme, comme saisi par une émotion qui le poussait à m'agripper l'avant-bras — pour me retenir ou me faire partager quoi ?

J'ai reculé, mais il a répété une troisième fois :

— Ah, monsieur.

Puis il m'a serré d'encore plus près. Il n'avait rien d'agressif. Sur son visage aux rides fortement dessinées, je pouvais lire une sorte d'invitation à la confiance, une envie de parler. J'exprimai ma curiosité :

— Qu'est-ce qui vous arrive, qu'est-ce qui se passe avec cette chanson ?



— Ah, monsieur... Si vous saviez... Vous avez un moment à me consacrer ? Je peux vous offrir un café ?

— Pourquoi pas ? ai-je dit. Il y a un bistro un peu plus loin du côté de Duroc, le François-Coppée.

Nous avons marché sans parler jusqu'au coin de la rue de Sèvres et du boulevard du Montparnasse. Nous nous sommes installés dans l'arrière-salle du café — un coin calme et vide. Le type avait des cheveux aussi gris que le manteau qui enveloppait sa grande carcasse. On eût dit qu'il se complaisait avec recherche dans cette couleur : chemise, costume, jusqu'aux chaussures, tout était gris. Pour faire contraste, la cravate était de tricot rouge vif, le tout laissant une impression de dandysme attardé, renforcée par les traits du visage. Maintenant que je l'observais, alors qu'il commandait deux express, je croyais deviner quelque chose d'un peu vain dans l'œil et le sourire. Il avait la manière coquette de ces « jeunes premiers » d'autrefois qui, ayant vieilli, s'évertuent tout de même à porter beau. On les imagine longtemps penchés sur leur miroir, préoccupés de maintenir le rôle qu'ils avaient mis une vie à composer, désormais nostalgiques de leur séduction et tentant de l'entretenir encore.

Cependant, rapidement, le ton de sa voix et la franchise avec laquelle il souhaitait raconter son histoire l'emportèrent sur mon impression trompeuse. Il parlait avec candeur, à voix basse, comme à confesse.

« Tout juste à la fin des années quarante, j'ai été l'un des premiers à obtenir une bourse d'études pour un an dans une université des États-Unis, côte Est, à Boston. Bien entendu, je ne vais rien vous apprendre de ce que représente une telle occasion. Je vous ai lu. Je sais que vous avez également connu cela. J'ignore comment s'est passée votre traversée de l'Atlantique, mais en ce qui me concerne, elle a été marquée par une rencontre dont je me souviens encore aujourd'hui.

Dès le premier soir, à bord du *Queen Mary*, j'avais été frappé par la silhouette d'une jeune femme qui dînait à quelques tables de la nôtre. L'étrange couleur de ses cheveux semblait dominer la salle. Elle était accompagnée de deux adultes, ses parents sans doute. Nous étions quatre étudiants français, tous

titulaires de la même bourse. Nous n'allions pas dans les mêmes campus. Nous étions enthousiastes et apeurés, pleins d'illusions et d'inquiétude sur notre avenir, et bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés (nous ne venions pas des mêmes établissements universitaires en France), nous avons, dès le premier dîner, décidé d'une sorte de pacte de loyauté et de camaraderie. Les mousquetaires en partance pour le Nouveau Monde ! À mesure que ce dîner avançait, exaltés par notre aventure, notre jeunesse et cette extraordinaire plongée dans l'inconnu — un paquebot qui vous emmène vers l'Amérique à une époque où cela relevait du rêve éveillé —, nous perdions à une vitesse vertigineuse tout ce que notre éducation plutôt sage et convenue nous avait imposé. Nous parlions fort. Nous ne nous étions pas privés de commander une bouteille supplémentaire de champagne, sans réfléchir à l'effet que cela aurait sur nos maigres finances. Mais c'était le premier soir, l'euphorie, on a commencé à lancer des paris et l'un d'entre nous, je crois me souvenir qu'il s'appelait Frédéric, a dit :

— Qui sera assez culotté pour aller faire un compliment à cette jeune femme si belle, là-bas, à la table de gauche ?

Ceux qui tournaient le dos à la table en question ont pivoté pour voir de qui Frédéric parlait. J'étais assis face à ladite jeune femme et j'avais la sensation d'être en avance sur mes nouveaux amis, d'avoir déjà, un

peu avant eux, pu mesurer l'allure singulière et l'aura de cette étrangère — car il ne pouvait s'agir que d'une étrangère. Son aspect, ses gestes, l'oscillation de sa tête et de ses épaules ne correspondaient pas à ce que je croyais connaître des Françaises que j'avais côtoyées pendant une adolescence timide et sans histoires sentimentales, sans amour.

— Écoutez, ai-je dit, j'ai eu plus que vous le temps d'admirer cette jeune femme pendant le dîner puisque je suis pratiquement assis face à elle. Je dois d'ailleurs dire qu'elle m'a lancé un regard qui n'avait pas l'air indifférent. Si vous le voulez bien, je considère que c'est à moi que revient l'honneur de relever ce défi.

Frédéric a dit :

— Bonne chance, vieux !

Je me suis levé et approché de la table. Il y avait ce couple d'adultes, et la jeune femme, vêtue de noir. Elle m'a regardé comme si elle me soumettait à un examen, l'œil perçant. Ce seul regard a amorcé en moi je ne sais quelle avidité, quelle curiosité. Elle avait des cheveux jaunes — vous allez me dire blonds ? —, non, non, je pèse mes mots et je précise : ils étaient d'un jaune éclatant, comme des fleurs de tournesol — un jaune qui aurait pu virer à l'orange.

— Je me permets de venir vous saluer, ai-je dit à l'adresse des deux adultes, car mes camarades et moi-même sommes impressionnés par la beauté de

*Œuvres de Philippe Labro (suite)*

*Aux Éditions Jean-Claude Lattès*

CE N'EST QU'UN DÉBUT (avec Michèle Manceaux).  
DES CORNICHONS AU CHOCOLAT.

*Aux Éditions Nil*

LETTRES D'AMÉRIQUE (avec Olivier Barrot) (« Folio », n° 3990).



# Le flûtiste invisible

## Philippe Labro

Cette édition électronique du livre  
*Le flûtiste invisible* de Philippe Labro  
a été réalisée le 28 février 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070140534 - Numéro d'édition : 250474).

Code Sodis : N54964 - ISBN : 9782072486159  
Numéro d'édition : 250476.